

Le progrès des lumières permet d'espérer que les nations comprendront enfin que leur crédit doit être en général proportionné à leurs facultés respectives, et qu'elles se trouvent toutes ruinées, sans avoir eu l'une sur l'autre d'autres avantages que ceux que leur supériorité naturelle leur aurait donnés. S'il s'en trouvait quelqu'une à qui la nature de son gouvernement eût procuré une confiance que sa population, que ses richesses ne comportaient pas, elle verrait ses finances dans un plus grand désordre encore que celles de ses ennemis ou de ses rivaux. Loin de menacer leur liberté, ce serait la sienne qui serait en péril.

Mais ne peut-il jamais se trouver de circonstances où le gouvernement soit autorisé à ouvrir un emprunt sans s'écarter des éternels principes d'une sage administration ?

Loin de nous une pareille idée. La peste ou la famine ont réduit les peuples à l'impossibilité de payer les taxes. La terre, ébranlée jusque dans ses fondemens, a englouti les cités les plus opulentes. La défaite des armées a ouvert à un ennemi irrécyclable les frontières de l'empire. La mer en courroux a détruit les flottes. Des provinces séditieuses se détachent du trône commun. D'autres calamités non moins désastreuses ont tari toutes les sources de la prospérité publique. Alors la puissance souveraine peut, doit même s'humilier jusqu'à recevoir la loi du prêteur. Hors ces cas très-rare, les moyens employés par un fisc obéré

pour se procurer des ressources pécuniaires sont presque toujours indignes de la majesté du trône.

S'abstenir de former de nouvelles dettes serait un commencement de bonheur pour tous les états; mais cette circonspection ne serait, pour ainsi dire, qu'une demi-sagesse. Il faut diminuer les engagements, il faut aspirer à les éteindre.

L'économie sera le premier moyen qu'on emploiera. On supprimera les places inutiles. Les appointemens de celles qui seront jugées nécessaires ne seront jamais exorbitans. Le souverain se souviendra que toute grâce accordée à des favoris est un vol fait aux peuples, et que les récompenses même méritées ne doivent pas obérer le fisc. Les dépenses seront régulièrement acquittées; et le fournisseur ne sera pas autorisé à doubler, à tripler ses prix dans la crainte de n'être pas payé, ou de ne l'être que fort tard. On réduira la magnificence du premier magistrat à ce que la bienséance exige; et le luxe des armées sera réprimé avec la sévérité que comporte une discipline exacte. Ce que les prodigalités auraient consommé sera employé à la diminution de la dette nationale. Les remboursemens feront baisser l'intérêt de l'argent, et le trésor public se verra ainsi soulagé; même dans les créances qu'il ne lui aura pas été possible d'amortir. Avec cette conduite constamment soutenue, les états se trouveront à la fin libérés, et le soulagement des sujets sera une suite nécessaire d'une position si nouvelle et si heureuse.

Tout gouvernement qui se conduira sur d'autres principes creusera lui-même sa tombe. La facilité d'avoir beaucoup d'argent à la fois jettera un gouvernement dans toutes sortes d'entreprises injustes, téméraires, dispendieuses; lui fera hypothéquer l'avenir pour le présent, et jouer le présent pour l'avenir. Un emprunt en attirera un autre, et, pour accélérer le dernier, on grossira de plus en plus l'intérêt.

Ce désordre fera passer le fruit du travail dans quelques mains oisives. La facilité de jouir sans rien faire attirera tous les gens riches, tous les hommes vicieux, tous les intrigans dans une capitale, avec un cortège de valets dérobés à la charue; de filles ravies à l'innocence et au mariage; de sujets de tout sexe voués au luxe, instrumens, victimes, objets ou jouets de la mollesse et des voluptés.

La séduction des dettes publiques se communiquera de plus en plus. Dès qu'on peut moissonner sans labourer, tout le monde se jette dans cette espèce de négoce, qui est tout à la fois lucratif et facile. Les propriétaires et les négocians veulent devenir rentiers. On change son argent en papier d'état, parce que c'est le signe le plus portatif, le moins sujet à l'altération du temps, à l'injure des saisons, à l'avidité des traitans. L'agriculture, le commerce et l'industrie souffrent de la préférence qu'on donne aux signes sur les choses. Comme l'état dépense toujours mal ce qu'il a mal

acquis, à mesure que ses dettes s'accroissent il augmente les impôts pour payer les intérêts. Ainsi toutes les classes actives et fécondes de la société sont dépouillées, épuisées par la classe paresseuse et stérile des rentiers. L'augmentation des impôts fait hausser le prix des denrées, et par là celui de l'industrie. Dès-lors la consommation diminue, parce que l'exportation cesse aussitôt que la marchandise est trop chère pour soutenir la concurrence. Les terres et les manufactures languissent également.

L'impuissance où se trouve l'empire de faire face à ses engagements le réduit à s'en libérer par la voie la plus destructive de la liberté des citoyens et de la puissance du souverain, par la banqueroute. Alors les édits d'emprunts sont payés en édits de réduction; alors sont trahis les sermens du monarque et les droits des peuples; alors est perdue sans retour la base de tous les gouvernemens, la confiance publique; alors est renversée la fortune de l'homme riche, est arraché au pauvre le fruit de ses longues veilles, qu'il avait confié au fisc pour avoir une subsistance dans sa vieillesse; alors sont suspendus les travaux, les salaires, et tombent dans une espèce de paralysie une multitude de bras laborieux auxquels il ne reste des mains que pour mendier; alors les ateliers se vident, les hôpitaux se remplissent comme dans une épidémie; alors les cœurs sont remplis de rage contre le prince, et tout retentit d'im-

précations contre ses agens ; alors est condamné aux larmes le faible qui peut se résoudre à une vie misérable ; est armé d'un poignard qu'il tourne contre lui-même ou contre son concitoyen , celui à qui la nature a donné une âme impatiente et forte ; alors sont anéantis l'esprit , les mœurs , la santé d'une nation : l'esprit , par l'abattement et la douleur ; les mœurs , par la nécessité des ressources urgentes , toujours criminelles ou malhonnêtes ; la santé , par les mêmes suites qui naîtraient d'une disette générale et subite. Ministres , souverains , comment l'image d'une pareille calamité pourrait-elle vous laisser tranquilles et sans remords ? S'il est un grand juge qui vous attende , comment oseriez-vous paraître devant lui ? Quelle sentence en pourriez-vous espérer ? N'en doutez pas , ce sera celle que les malheureux que vous avez faits , et dont il était l'unique vengeur , auront invoquée sur vous : maudits dans ce monde , vous le serez encore dans l'autre. Telle est la fin des emprunts ; jugez par là de leur principe.

xii.
Beaux-arts
et belles-
lettres.

Après avoir examiné les pivots et les colonnes de toute société policée , jetons un coup-d'œil sur les ornemens et sur la décoration de l'édifice : ce sont les beaux-arts et les belles-lettres.

La nature est le modèle des uns et des autres. La voir et la bien voir ; la choisir , la rendre scrupuleusement ; en corriger les défauts ; l'embellir ou en rapprocher les beautés éparses pour en former un tout merveilleux : ce sont autant de

talens infiniment rares. Quelques-uns peuvent naître avec l'homme de génie ; d'autres sont le produit de l'étude et des travaux de plusieurs grands hommes. On est sublime ; mais on manque de goût. On a de l'imagination , de l'invention ; mais on est fougueux , incorrect. Il se passe des siècles avant l'apparition d'un orateur , d'un poète , d'un peintre , d'un statuaire , en qui le jugement , qui compte ses pas , tempère la chaleur qui veut courir.

C'est principalement l'utilité qui a donné naissance aux lettres , et l'agrément , aux beaux-arts.

On ne connut ni les uns ni les autres dans les premiers âges. Les hommes étaient trop pressés par la faim et par l'inclémence des saisons pour pouvoir se livrer à des contemplations qui n'auraient pas eu pour objet des besoins indispensables. Leur enseigner à coudre des peaux , à construire des cabanes , à forcer des bêtes fauves , à arracher à la terre une subsistance grossière , c'était tout ce que pouvaient se promettre les meilleurs instituteurs. Les génies transcendans , qui depuis ont étonné le monde par leurs conceptions sublimes , n'auraient pas obtenu davantage à cette époque reculée.

Ce siècle de fer ne put durer long-temps. Le désir des commodités étant naturel à l'espèce humaine , les arts utiles durent naître , durent se perfectionner partout où l'on se trouva dans une situation heureuse. C'était beaucoup , mais ce n'était pas tout. Nous avons une raison , un cœur ,